Nous arrivons au mérite le plus incontestable de Dante, celui de l'expression. Ici Dante n'est pas moins original que dans le plan et l'invention de son poème. Le grand mérite de Dante c'est que sa langue est une langue parlée encore vivante; c'est la langue populaire à laquelle il a imprimé le sceau du génie. Le premier des grands poètes de l'Italie par le temps, il est resté le premier par le mérite parce qu'il a su donner à son œuvre une jeunesse éternelle. La *Jérusalem*, le *Divin Coméd*, *l'oland Furi* et *Alfieri* lui-même, ne sont pas si jeunes que la *Divine Comédie*.

Le style de Dante est l'un des plus originaux et des plus parfaitement beaux que l'on connaisse. C'est l'alliance presque parfaite de l'étude et de la nature, de la réflexion et de l'émotion. Dante aime passionnément la nature parce qu'il comprend son langage. C'est l'un de ses plus grands charmes comme celui de son poète favori, Virgile. Il a pris aux poètes romains cette douceur charmante et cette ravissante harmonie qui le distinguent entre tous les poètes. Il a quelque chose de plus mâle et de plus tendre. Dante ne s'amuse pas à ciseler artistiquement sa phrase; il écrit rarement; il parle presque toujours. Il pense comme Aristote ou saint Thomas. Il parle comme Homère, avec une simplicité plus haute, une émotion plus noble, avec la même franchise et la même sincérité. Il dit ce qu'il pense, comme il le pense, sans trop songer à ceux qui l'écoutent. On ne peut lui reprocher que l'abus de certaines locutions scientifiques qui sentent un peu le pédant. Mais ces taches sont moins fréquentes qu'on affecte de le croire. Et même un grand nombre de ces expressions devaient être familières à ses contemporains. Le style de Dante se rapproche beaucoup de celui de *Cornille* et de *Shakespeare* dans leurs beaux endroits, sans descendre à la trivialité ou se perdre dans l'enflure.

Je résume cette étude déjà trop longue et fort incomplète. Pour être complet il faudrait écrire des volumes.

Dante est celui de tous les poètes qui a le mieux peint dans une seule action simple et grande, l'homme, le monde naturel et le monde surnaturel. C'est donc lui qui a fait l'épopée la plus parfaite.

Le monde naturel est tout entier dans la *Divine Comédie*, tout ce qu'il a de beau, tout ce qu'il a de rapports avec l'homme et le monde spirituel s'y trouve reproduit dans un langage qui en montre tous les charmes parce qu'il n'en veut exagérer aucun.

Il a peint l'homme tout entier avec tous les sentiments qui partagent sa vie. On ne trouve pas chez lui comme dans Homère de longues peintures du foyer domestique. Mais il a des mots touchants, des larmes qu'on n'oublie pas. Quel poète a mieux parlé ces choses du ciel? Quel poète surtout a plus aimé sa patrie? Depuis que l'injustice et la cruauté des factions politiques l'avaient chassé du berceau où il dormait paisible agneau, que de fois encore n'a-t-il point parlé de sa chère Florence! Jusques dans ses imprécations on sent vibrer la voix de l'amour en même temps que celle de la colère. Avec quel attendrissement il rappelle les anciennes mœurs de sa patrie, la simplicité, l'innocence et la paix des familles florentines! Comme il a transfiguré et christianisé la passion toute pure et naïve qui avait rempli son âme de joies les jours de son enfance! Batrix est une création dont rien n'approche dans l'antiquité ni dans les temps modernes.

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

(La suite au prochain numéro)

FETE D'AMIS

Une trentaine d'amis se réunissaient, le 21 Septembre, autour de G. F. Baillargé, Ecr., sous Ingénieur-en-Chef au Département des Travaux Publics, pour célébrer le trentième anniversaire de son entrée dans le Service Civil. Ils lui présentèrent comme témoignage de respect et d'estime un magnifique vase d'argent et une adresse.

M. Baillargé remercia en termes parfaitement appropriés, et après quelques minutes de causerie, l'assistance fut conduite au salon où il y eut force chansons. Vers dix heures, tous se rendirent autour d'une table de rafraîchissements somptueusement garnie.

La première santé fut à l'hôte de la maison, M. Baillargé, puis à sa dame, à sa demoiselle, et à quelques-uns des messieurs présents, c'est-à-dire, au révérend M. Guay, de Rimouski, au Dr. Taché, député ministre de l'Agriculture, au rédacteur du *Courrier d'Outaouais*.

Les santés furent ici interrompues par une chanson de circonstance, qui ajouta d'autant plus à la gaieté générale qu'elle était un impromptu, presque une improvisation, et enfin une surprise.

M. Benjamin Sulte, l'un des assistants s'était à la demande de quelques amis retiré dans un appartement voisin, et, d'un seul trait, il avait composé, improvisé la chansonnette qu'on va lire. On remarquera que tous les noms propres en italiques, depuis Adam, jusqu'au nom du Révd. M. Guay, à la fin de la dernière strophe, faisaient partie de la réunion.

Voici cette chanson :

I.

AIR :—*La Bonne Aventure.*

Voilà trente ans bien comptés
Qu'il est dans l'service,
Entonnons à ses côtés
Un chant de malice ;
Souhaitons-lui d'y rester
Sans jamais se reposer !
Vive le service,
O gué !
Vive le service !

II.

Baillargé, frais et gaillard,
Pr'nd la cinquantaine ;
Il est l'ornement d'un art
Qu'on connaît à peine.
Il n'a pas d'autres soucis
Qu'être utile à son pays.
Voilà son service,
O gué !
Voilà son service !

III.

Voulant bien joyeusement
Nous donner à boire,
Qu'il reçoive auparavant
Le pot de Grégoire :
Le service : tout entier
Mériterait d'y passer !
Vive le service,
O gué !
Vive le service !

IV.

Depuis le grand-père Adam
Qui mangea la pomme,
On n'a jamais vu vraiment
Un aussi brave homme.
Sous le toit de Baillargé
Adam est représenté
Par un joyeux drille,
O gué !
Par un joyeux drille !

V.

Smith, Boissonneault et Rinfret,
Bain, Lyonna's et Pagé,
Drapeau, Benoît et Boileau,
Brousseau, Dion, deux Taché,
Dauray, Brauu, Adam, l'Anard,
Chant' avec Su le et Bouchard :
Vive la trentième,
O gué ! (Guay)
Vive la trentième !

Les invités ajoutaient :

L'auteur de cette chanson,
Soit dit sans insulte,
Est poète de renom,
C'est Benjamin Sulte.
Ne soyez donc pas surpris
S'il y montre son esprit,
Toujours sans malice,
O gué !
Toujours sans malice.

Cette chanson eut un grand succès d'ilarité, et fut suivie par des santé-portées aux artistes de la soirée et aux célibataires, jeunes et vieux.

Nous ne terminerons pas ce compte-rendu, très incomplet sans ajouter quelques remarques sur le motif de cette belle fête d'amis.

M. Baillargé est particulièrement estimé parmi tous ceux qui le connaissent. C'est un de ces types de gentilhomme canadien-français, de la vieille école, ce qui veut dire que l'on rencontre chez lui une foule de qualités, communes autrefois, et qui sont devenues presque des exceptions aujourd'hui.

Eminentement savant dans sa spécialité, il fut à diverses reprises chargé de missions des plus difficiles à remplir. C'est dans le chemin du Saguenay qu'il commença sa carrière d'ingénieur, et ses hautes capacités, appréciées comme elles le méritaient, lui attirèrent d'autres entreprises beaucoup plus grandes encore. On le vit successivement travailler pour la construction des chemins de Métapédia et Témiscouata, puis des canaux de Chambly, Beauharuois, du Canal de jonction, ceux des Cèdres et de la Baie Verte. Ce dernier est peut-être destiné à couronner sa gloire, vu son importance et que sa praticabilité a été découverte par lui seul et contrairement à l'opinion d'ingénieurs spéciaux que l'on avait fait venir d'Angleterre pour étudier la question.

M. le Dr. Taché, dans le cours d'une réponse à une santé, a fait une observation aussi juste qu'à propos. Il nous fit remarquer que le génie de l'hôte que nous fêtons n'était qu'un héritage de ses ancêtres. En effet, ce fut un des ancêtres de M. Baillargé qui fut chargé de l'architecture de la cathédrale de Québec, dont l'intérieur frappe les visiteurs possédant une connaissance spéciale de l'art, et qui sont surpris qu'à une époque où les moyens de la colonie étaient si restreints on ait pu exécuter un ensemble architectural aussi parfait.

BISMARCK ET SERRANO

Le *New York Freeman's Journal* a précédemment annoncé que l'Allemagne s'était engagée à fournir des armes et de l'argent aux serranistes moyennant la cession de Porto-Rico. A quoi le *New York Herald* a objecté qu'il ne serait jamais permis à l'Allemagne de planter son drapeau sur le sol américain. Ce projet de transaction, à peine ébruité, a été démenti de Madrid par le télégraphe, mais le *New York Freeman's Journal* ne s'est pas pour battu, et voici en quels termes il maintient ses premières affirmations :

Tout exacts et irréfutables que soient nos renseignements, comme ils nous sont arrivés par simple accident, nous ne pourrions pas en divulguer la source sans mettre en danger les intérêts qui nous tiennent le plus à cœur... Si le *Herald* a en Europe une personne dûment autorisée et qu'il veuille bien la prier de s'adresser à l'amiral Polo, ancien ministre d'Espagne, qui, aux dernières nouvelles était à Cadix refusant de se rendre à Madrid, il sera possible que le brave vieux marin refuse de répondre à l'envoyé de notre confrère, mais nous avons la certitude qu'il ne trouvera pas un seul mot mal écrit ou inexact dans le récit suivant de la manière dont il cessa de représenter son pays à Washington.

Le premier du mois d'avril 1874, l'amiral reçut une dépêche de Madrid, signée par le ministre d'Etat, et ainsi conçue :

« Comme le gouvernement reconnaît l'impossibilité de supprimer l'insurrection carliste et la rébellion de Cuba sans un secours étranger, et comme le gouvernement de S. M. l'empereur d'Allemagne nous a fait des ouvertures à la fois honorables et acceptables, il est à désirer que mon département connaisse quelle serait l'attitude du gouvernement américain dans le cas de la cession de notre île de Porto-Rico, temporairement ou définitivement, au gouvernement de Sa Majesté l'empereur. »

Le même courrier apportait une note à l'amiral expliquant que le cabinet de Berlin veillerait à ce qu'une proposition

d'emprunt faite de Londres au gouvernement de Serrano réussit complètement et qu'il fournirait lui-même les fonds nécessaires, dont le total était convenu.

De plus, le cabinet de Berlin s'engageait à établir une flotte de croiseurs sur la côte d'Espagne, afin de coopérer avec la flotte espagnole (!) à la suppression de la contrebande de guerre.

De plus encore, le cabinet de Berlin reconnaissait la dictature de Serrano sur sa base actuelle (?) et userait de toute son influence pour amener les autres gouvernements à le reconnaître.

« Et, était-il ajouté dans la note, le gouvernement espagnol consent à céder au gouvernement de l'empire d'Allemagne, par titre provisoire pouvant devenir perpétuel, l'île de Porto-Rico en tout ou en partie. »

L'amiral Polo répondit sur le champ qu'il était indigné de la communication du ministre d'Etat, que le marché en question était anti-patriotique, et qu'il offrait sa démission de ministre d'Espagne à Washington.

La dictature de Madrid lui répliqua immédiatement : que l'insurrection carliste faisait chaque jour d'immenses progrès, et qu'on était dans le cas d'avoir recours à tous les moyens pour l'écraser.

« Votre Excellence, était-il dit dans la note, s'est exagéré ses scrupules. Le gouvernement a accepté les offres du cabinet de Berlin, parce que ces offres ne portent en réalité aucun préjudice au sentiment national. Pas un seul pied allemand ne foulera le sol sacré de l'Espagne. Il ne s'agit pas d'une intervention, mais bien d'un service de police fait par la marine allemande de concert avec la notre (!). Quant à Porto-Rico, ce ne sera qu'un gage garantissant l'accomplissement de l'accord passé entre les deux parties. »

La réponse de l'amiral Polo fut digne d'un officier espagnol :

« J'ai eu la faiblesse, mal conseillé comme je l'étais, de mettre une fois mon nom à un acte condamné chez nous et à l'étranger (l'amiral fait allusion au protocole relatif à l'affaire du *Virginus*), et je suis résolu, à l'avenir, si je continue à remplir ici les fonctions de ministre, de ne prendre rien autre chose en considération que la prospérité et la grandeur de l'Espagne. Votre excellence ne peut donc pas être surprise de mon refus formel de mettre mon nom au bas de deux actes que je reprouve : l'abandon même temporaire de Porto-Rico, l'avisement de notre marine. Officier de la marine espagnole, je refuse de prendre une part quelconque à un acte qui fait de nos nobles officiers et de nos braves marins les auxiliaires de la police allemande. »

Cette ferme déclaration eut pour conséquence le rappel de l'amiral Polo.

NOS GRAVURES

LE MENDIANT

Les peintres ont souvent exercé leur talent à fixer sur la toile cette espèce de « beauté misérable » qui distingue certains mendiants. Les critiques ont remarqué que les mendiants sont parfois beaux seulement dans les pays méridionaux où, grâce à la douceur du climat, la véritable misère reste à peu près inconnue. Dans les pays moins favorisés le pauvre éprouve des souffrances réelles qui laissent leur empreinte sur ses traits. Aussi, pas n'est besoin de dire que notre mendiant n'est pas un type canadien.

LE GLACIER DE ROSENLAUI (SUISSE)

Les vallées, les glaciers, les torrents de la Suisse semblent, dans leur solitude inviolée, racheter par je ne sais quelle vie empreinte dans la mobilité de leurs contours, l'absence des personnages qui d'ordinaire animent les paysages. Regardez cette scène, dominée par le pic du Wellhorn. Cette eau, encaissée entre deux bordures de sapins, ne l'entendez-vous pas gémir sur les cailloux de la rive; ces arbres, sombres comme le temps, ne voyez-vous pas l'air circuler entre leurs ramures noires; ces nuages, dont la blancheur se détache même sur celle des neiges éternelles, ne courent-ils pas dans un ciel baigné de lumière?

L'aurore réverbérée par ces fonds de glace qui, en plein midi, feraient paraître le premier plan obscur, a tout juste la nuance vaporeuse qui permet à l'épave photographique de ne rien dissimuler et de ne rien amplifier, de mettre tous les détails en saillie et de ne pas fatiguer l'œil à chercher une transition de la clarté à la pénombre.

On a quelquefois parlé de la sublime horreur des montagnes; si c'est leur silence qu'on a voulu indiquer, on a été dans le vrai; si c'est leur immensité, on a eu tort, car elle n'est faite à ces hauteurs que de splendeur, de pureté et de grâce.

LA ROCHE PERCÉE—MAISON DE METIS

Les trois dessins que notre artiste, M. Henri Julien nous envoie du Manitoba pour ce numéro, sont vraiment très-intéressants. La Roche Percée n'a pas les immenses proportions du Cap Percé, dont les habitants d'en bas sont si orgueilleux, mais elle n'en est pas moins un prédominant très-pittoresque. Cette maison de métis ressemble à celles de nos campagnes bas-canadiennes, moins cet air d'aïeance qui fait que les trois quarts des maisons de nos cultivateurs sont de véritables cottages. Supposons un habitant canadien français qui s'en aille dans la prairie, il se construirait certainement une maison dans le genre de celle-ci, dont l'air de famille avec les nôtres ne pourra manquer de frapper le lecteur.